

— Monsieur, écoutez-vous à la porte ?

— Il le faut bien, madame, puisque vous ne voulez pas m'ouvrir.

— Bon ! voici ma charade : *Mon tout, quoique formé de deux personnes, ne fait qu'un*. Monsieur, reprit la jeune écervelée, plus contente que si elle eût fait un poème épique et une bonne action, je dois, en conscience, vous prévenir d'une chose essentielle : c'est que ma charade est une espèce d'énigme qui a deux mots. Je vous déclare d'avance que je ne vous les dirai jamais, et je crois que vous ne les devinerez pas.

— Je ne les devinerai pas ! ah ! je vais m'enfermer dans mon cabinet, et je descends dans une demi-heure.

— Dans une demi-heure, soit ; je serai levée.

Il revint effectivement un demi-heure après. Assis à côté de la comtesse, je prenais dans son boudoir une grande tasse de chocolat, que cette fois j'avais demandée sans façon.

— Mesdames, vous savez bien ma plus belle charade ? dit M. de Lignolle en entrant, hier on l'a critiquée ! Mademoiselle de Brumont, auriez-vous cru cela ?

— Oui, monsieur le comte.

— Oui ?

— Sans doute, l'envie !

— Ah ! l'envie, vous avez raison.

— Fort bien, monsieur, répondit la comtesse ; mais, puisque nous parlons de la charade, avez-vous deviné la mienne ?

— Pas encore, madame, répliqua-t-il d'un air confus.

— M^{me} de Lignolle aussitôt lui répartit :

— Monsieur, si vous venez à bout de trouver les deux mots, je vous promets, en attendant l'exécution de votre grand projet, je vous promets de remuer ciel et terre pour qu'on veuille bien insérer dans *le Mercure* ma charade, son explication, mon nom à moi qui l'ai composée, votre nom à vous qui l'aurez devinée, et même je tâcherai qu'on apprenne au public comment et pourquoi je l'ai faite.

— Madame, ce que vous me dites là m'excite encore...

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour interrompit le comte. Un laquais vint annoncer M^{me} la marquise d'Armincourt ; elle entra précipitamment, fut droit à sa nièce, et lui dit :

— Eh bien ! mon cher cœur, commentte sens-tu aujourd'hui ? Y a-t-il quelque changement ?... Ah ! petite friponne, je vous trouve l'air fatigué, vous avez les yeux battus... Allons, c'est une affaire finie. Je m'y connais, je m'y connais !... je t'en félicite de toute mon âme, ma petite. Et vous,

monsieur le comte, recevez mon compliment, faisons la paix, embrassons-nous... allons, mes enfants, courage! Un petit neveu dans neuf mois!

— Un petit neveu dans neuf mois, répéta la comtesse, cela se pourrait bien, vous avez raison, ma tante : mais souhaitez donc le bonjour à M^{lle} de Brumont.

Tandis que la marquise s'occupait de moi, je vis M. de Lignolle se pencher à l'oreille de la comtesse. Tout en paraissant écouter la tante, j'écoutai le mari ; il disait à sa femme :

— Madame, épargnez-moi, laissez à la marquise une erreur !...

— Quoi donc, monsieur, interrompit-elle, n'êtes-vous pas content de moi ?

— Au contraire, madame, je vous rends grâce de votre discrétion.

— Et vous avez tort, monsieur ; elle est naturelle et nécessaire ; vous ne me devez aucun remerciement pour cela.

Le lendemain, de bonne heure, nous partîmes, M^{me} de Lignolle et moi pour le château de***. Le comte, retenu pour quelques affaires, nous faisait espérer qu'il lui serait impossible d'aller nous rejoindre avant huit jours. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la folle joie que ressentit ma jeune maîtresse, lorsqu'elle se vit en route avec moi. Je

ne vous dirai pas non plus jusqu'à quel point ce voyage m'amusait ; mais vous savez qu'on ne s'ennuie pas de courir la poste avec une femme qu'on aime. Il était près de cinq heures lorsque nous arrivâmes à son château, distant de Paris de plus de vingt lieues. La comtesse s'occupa d'abord d'un soin qu'elle jugeait le plus essentiel. Nous commençâmes par aller visiter l'appartement qu'on lui avait préparé : elle fit dresser un second lit à côté du sien.

Fatigués par les exercices des nuits précédentes, la suivante fut consacrée au sommeil ; mais nous nous en dédommageâmes le lendemain de la façon qu'on va lire.

Depuis plusieurs heures l'alerte comtesse me faisait courir dans son parc : un jardin anglais nous invitait à goûter quelque repos à l'ombre de ses bocages tortueux. Un frais zéphir balançait mollement le feuillage du cèdre et du saule, de l'érable et du mélèze, du platane et de l'acacia. Sur leurs branches mariées et confondues, mille oiseaux chantaient le printemps et ses plaisirs ; un ruisseau tout à l'heure rapide, et maintenant ralenti dans son cours, caressait de son onde argentée les fleurs qui bordaient ses rives. Au fond d'un bosquet sombre que formaient le lilas et le rosier, le chèvrefeuille et l'aubépine ensemble en-

trelacés, était une grotte mystérieuse, dernier asile de l'Amour.

Joyeux je m'avance, et quel est mon étonnement quand je lis à son entrée cette inscription : *Grotte des Charades*.

— Grotte des charades ! m'écriai-je.

— Grotte des charades, répéta la comtesse ; il ne faut pas demander, ajouta-t-elle en riant de toutes ses forces, si M. le comte est venu s'exercer ici l'automne dernier ; puis d'un ton majestueux elle reprit : *Grotte des charades* ! Faublas, oseras-tu y entrer ? Et son œil plein de feu m'invitait à réparer les torts de la nuit dernière. J'eus l'audace de pénétrer avec elle dans ce lieu de délices ; un lit de mousse semblait y avoir été préparé des mains de Vénus ; il reçut deux amants... Pendant quelques minutes nous n'entendîmes plus ni les oiseaux ni les zéphirs, ni l'onde... L'heureuse grotte venait de mériter son nom ; peut-être nous allions le lui confirmer encore, lorsque l'approche d'un profane nous força de suspendre nos transports.

C'était encore M. de Lignolle qui nous surprenait par sa brusque arrivée.

— Ah ! ah ! dit-il, est-ce que vous étiez en train de travailler ici ?

— Oui, monsieur, ne me l'avez-vous pas permis de travailler ?

— Sans doute.

— En ce cas, le lieu doit être égal.

— Parfaitement égal... Mais, madame, vous avez l'air embarrassé : est-ce que je serais venu mal à propos ?

— Mal à propos... Non... Non, pas tout à fait... Nous nous occupons de vous.

— Quoi ! en composant une charade ?

— Nous n'en faisons jamais que vous n'y soyez pour quelque chose.

— Comment cela ?

— Le comment, je ne peux vous le dire. Au reste, soyez tranquille, il ne s'agit que d'une bagatelle... qui devrait vous concerner un peu, mais qui dans le fait ne vous concerne pas du tout.

— Par ma foi, madame, ceci est trop obscur, je n'y comprends plus rien.

— C'est ce qu'il faut, monsieur ; mais vous saurez peut-être cela quelque jour... Laissons les charades... Monsieur, vous êtes arrivé bien vite ? Vous avez bien promptement terminé vos affaires ?

— Madame, je ne les ai pas faites. Je compte m'en aller après-demain. Je suis venu parce que j'étais pressé... de vous voir d'abord... et puis de revoir cette terre, qui depuis nombre d'années est assez mal gouvernée.

— Assez mal ! jamais vous ne la gouvernerez

mieux. Je ne prétends pas qu'elle le soit autrement.

— Il y aura pourtant quelques petites réformes à faire.

— Aucune ! je vous déclare d'avance que je ne le souffrirai pas... Monsieur, ajouta-t-elle en sortant de la grotte, vous avez peut-être une charade à composer ? Nous vous laissons.

— Madame, mais je ne vous chasse pas. Et la vôtre ?

— La nôtre est faite ; nous allons peut-être en commencer une seconde ; mais vous arrivez comme un jaloux !

— Madame, je vous en prie ! c'est à moi de me retirer si la place vous fait plaisir.

— Non, non, restez, répondit-elle en riant, ce sera pour un autre moment. Nous n'y perdrons rien, soyez tranquille.

Il faut maintenant que je vous raconte le comique incident d'une des nuits suivantes.

La comtesse n'ignorait pas que M. de Lignolle venait de prendre pour lui l'appartement voisin du nôtre : mais l'étourdie n'avait pas remarqué qu'une simple cloison séparait son lit du lit où son mari ne dormait pas encore. Or, devinez, dis-je, la cause du bruit qu'il avait entendu :

— Vous êtes incommodée, madame ?

— Qui me parle ?

— Moi.

— Que me demandez-vous ?

— Si vous êtes incommodée ?

— Incommodée !... point du tout.

— Tout à l'heure je vous entendais vous plaindre.

— Me plaindre, moi !... Je ne me plaignais pas, monsieur, je vous assure ; vous avez rêvé ce-là.

— J'ai bien entendu ; mais vous-même, vous rêviez, peut-être... Au reste, j'ai tort de m'alarmer ; si vous aviez besoin de quelque chose, vos femmes ne sont pas loin.

— Et mademoiselle de Brumont est là, tout près de moi, monsieur.

— Oh ! mademoiselle de Brumont s'entendrait-elle à donner des soins à une femme qui !...

— Mieux que toutes les femmes du monde...

— Avez-vous eu occasion d'en essayer, madame ?

— Plusieurs fois, monsieur.

— Déjà !

— Oui ; et je vous certifie que mes femmes et vous même, monsieur, vous aussi, vous m'eussiez laissée mourir, faute de pouvoir me donner des secours qu'elle à eu le talent de me prodiguer !

— En ce cas, je puis dormir tranquille ?

- Oui, dormez, dormez.
- Je vous souhaite une bonne nuit, madame.
- Grand merci. Elle ne commence pas trop mal.
- Bonne nuit, mademoiselle de Brumont.
- Monsieur, j'y tâche.

Ceci, du moins, fut pour la vive comtesse un avertissement de gémir plus bas, s'il lui arrivait de gémir encore ; et surtout de ne me pas donner d'autre nom que mon nom de fille, soit qu'il lui plût de recevoir quelques nouveaux secours, soit qu'elle crût n'avoir plus que des remerciements à me faire.

Le jour était grand lorsque nous nous réveillâmes. Madame de Lignolle me proposa de monter en voiture, et d'aller rejoindre son mari, dès le matin parti pour la chasse. J'acceptai ; nous sortîmes. A peu près à une demi-lieue du château, nous mîmes pied à terre, parce que la comtesse voulut gravir une colline avec moi. Déjà nous touchions à son sommet, et les gens de madame de Lignolle étaient assez loin derrière nous, quand nous fûmes surpris de voir un cavalier, qui d'abord venait au galop, arrêter son cheval dès qu'il nous eut atteints, et nous examiner curieusement.

- Que veut cet homme ? demanda la comtesse.
- J'apporte une lettre à mademoiselle de Brumont.

- Donne.
- Je dois la remettre à mademoiselle de Brumont elle-même.
- C'est moi.
- Il lui répondit :
- Non, ce n'est pas vous. C'est *lui*, ajouta-t-il en me montrant.
- Comment ! *lui* !
- Oui, *lui*.

Il me jeta le billet et repartit aussi vite qu'il était venu.

Je décachetai, je lus.

— Qu'est-ce donc, Faublas ? s'écria-t-elle. Tu pâlis.

- Rien, rien, mon amie.
- Montre-moi ce billet.
- Je ne puis.
- Non ?

Avant que j'eusse deviné son dessein, elle m'arracha le maudit papier et le mit dans sa poche.

Nous redescendîmes la colline, nous reprîmes le chemin du château ; et, malgré mes vives instances, je ne pus obtenir que la lettre me fût rendue. Rentrée dans son appartement, la comtesse s'y enferma avec moi ; puis, s'étant à l'improviste jetée dans un cabinet de toilette, dont la porte se ferma

sur elle, rien ne l'empêcha de lire l'épître fatale. C'était un cartel ainsi conçu :

« Tu fus longtemps mademoiselle Duportail;
 » tu es maintenant, mademoiselle de Brumont,
 » j'ai toujours vu dans ta physionomie que tu fe-
 » rais toute ta vie le métier de tromper des maris
 » et de séduire des femmes. Il ne tiendrait qu'à
 » moi d'intéresser un second dans ma querelle, en
 » divulguant ton secret ; mais tu croirais que j'ai
 » peur. Si tu n'es pas en effet devenu femme, tu
 » te rendras dans trois jours, le 10 du présent
 » mois de mars, dans la forêt de Compiègne, au
 » milieu du second chemin de traverse à gauche.
 » J'y serai depuis cinq jusqu'à sept heures du soir,
 » sans amis, sans domestiques, et je n'aurai d'autre
 » arme que mon épée.

« Signé, LE MARQUIS DE B***. »

Il n'y avait pas deux minutes que madame de Lignolle avait disparu, quand elle revint se précipiter dans mes bras.

— Il y faut aller, mon ami, me dit-elle ; il y faut aller. Je ne suis pas femme à te rien conseiller contre l'honneur. Nous allons dîner et partir, n'est-il pas vrai ?

— Oui, mon amie.

— Le 10 ! C'est aujourd'hui le 9, tu as près de

quarante lieues à faire ; il n'y a pas un moment à perdre. Dis ?

— Oui, mon amie.

— Eh bien ! nous arriverons cette nuit à Paris. Tu seras demain sur les cinq heures du soir à Compiègne ; et avant la fin du jour, tu tueras le marquis... Hein ?

— Oui, mon amie.

Quelques heures après M. de Lignolle revint de la chasse. Il commençait la longue histoire de tous les beaux coups qu'il avait faits, quand madame lui annonça que nous allions tout à l'heure dîner et partir. Le comte reçut cette nouvelle avec étonnement, mais avec plaisir ; il nous dit que, quoiqu'il se fût proposé de ne retourner à Paris que le lendemain, il avancerait très volontiers son départ d'un jour, pour avoir le plaisir de revenir avec nous. La comtesse, qui eût mieux aimé ne voyager qu'avec moi, fit quelques tentatives pour que son mari se montrât moins poli. Malheureusement il avait déjà calculé que ce retour commun épargnerait quelques frais de route ; et madame, apparemment, ne crut point que ce fût le cas de frapper d'un coup d'autorité.

Enfin nous nous mîmes en route. L'air profondément rêveur de madame de Lignolle me disait assez qu'elle s'occupait des malheurs qui mena-

çaient nos amours, et cependant je crois que j'étais encore plus inquiet, plus triste qu'elle. Ce combat, réprouvé par de justes lois, commandé par le tyranique honneur, ce duel fatal où je courais, me tourmentait horriblement. Je ne sais quel pressentiment doux et cruel m'avertissait aussi que je touchais au moment de ma vie le plus intéressant ; que quelques minutes allaient amener pour moi la situation la plus embarrassante où puisse jamais se trouver un homme trop sensible, en même temps combattu par les événements et par les passions.

Nous avons fait deux lieues. De loin je découvrais la ville de *Nemours*, et près de nous le clocher de *Fromonville*. Alors madame de Lignolle se sentit incommodée. L'indisposition dont elle se plaignait me fit en même temps frémir d'inquiétude et de plaisir : c'était un grand mal de cœur. Quelle joie et quelle douleur pour moi ! Mon *Éléonore* était mère !... Elle l'était sans doute... mais j'allais la quitter, j'allais me battre ! et dans trois jours peut-être, je me voyais forcé d'abandonner tout à la fois ! tout ! maîtresse, enfant, patrie !... Et mon père !... Et ma *Sophie* !... *Sophie* que je n'adorais plus seule, mais que j'adorais toujours !

Ainsi mon esprit recueillait mille pensées diverses, ainsi mon âme éprouvait mille sentiments contraires : et ce n'était qu'un faible prélude des

terribles agitations que mon amante allait partager avec moi.

Son mari le premier lui conseilla, et moi-même je la pressai de laisser un moment sa berline, et de prendre un peu d'exercice. Elle connaissait le pays et nous dit qu'en effet elle se sentait la force et l'envie de gagner, en se promenant, le pont de *Montcour*, où elle ordonna à son cocher d'aller nous attendre. Elle ne voulut pas souffrir que ses femmes, qui suivaient dans une calèche, missent pied à terre pour l'accompagner. Nous quittâmes la grande route, nous descendîmes à travers le village de *Fromonville*, jusqu'à l'écluse de ce nom. La comtesse venait de refuser le bras de M. de Lignolle et s'appuyait sur le mien. Nous marchions lentement sur la verte pelouse qui couvre en cet endroit les bords du canal. Toujours indisposée, ma chère *Éléonore* penchait de temps en temps sa tête, qui venait reposer sur mon épaule, et de temps en temps laissait échapper avec un soupir tendre, une douce plainte. Son regard languissant, mais satisfait, semblait, en m'annonçant qu'elle connaissait la cause de son mal et qu'elle la chérissait, semblait, dis-je, solliciter mon amour plutôt que ma pitié. Et moi, je l'avoue, moins effrayé pour le moment des dangers de son état, que ravi du bonheur d'être père, je contemplais, avec plus de plaisir que de

crainte, l'altération de ce joli visage, devenu plus joli par sa pâleur intéressante. Tous deux entièrement occupés l'un de l'autre nous ne pouvions rien voir du charmant paysage que M. de Lignolle admirait.

Tout à coup un cri douloureux, un seul cri parti d'une maison bourgeoise que je n'avais pas même aperçue, frappe mon oreille et vient jusqu'à mon cœur... Dieux! quelle voix!... Soudain je m'élançai; j'aperçois, à travers les barreaux qui me retiennent, j'aperçois à l'autre extrémité d'un grand jardin, sous une allée couverte, une jeune personne apparemment évanouie, que deux femmes emportent dans un pavillon assez éloigné, dont la porte aussitôt retombe sur elles. Je n'ai pu distinguer les traits de l'infortunée, mais j'ai vu ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'à terre! j'ai vu cette taille enchanteresse qui ne peut appartenir qu'à elle: ce cri de douleur surtout, j'ai cru le reconnaître. Cramponné sur la grille bien fermée que j'ébranle, que je voudrais renverser, je ne cesse de crier: Elle se trouve mal, elle se trouve mal! et j'entends à peine madame de Lignolle, qui me supplie de faire attention qu'elle se trouve mal aussi.

Une paysanne vient à passer, qui, voyant mon inquiétude, me dit:

— C'est qu'elle est malade.

— Qui?

— C'te demoiselle.

— Son nom?

— Je vous l'dirions ben, mam'selle; mais je ne le l'savons pas.

— Ces femmes, qui sont-elles?

— Ah! oui, devine. Jugez donc, mam'selle, qu'elles ne parlons pas comme nous autres, ces femmes.

— Comment.

— Comment? Dame, je ne l'savons pas, comment. Pis que notre curé, qui savons le latin tout comme son livre de messe, n'y comprend'itou, ni pus, ni moins que ma poche: ça vous dégoise un baragoin que l'diable n'y entendrais goutte.

— Y a-t-il des hommes dans la maison?

— Par-ci, par-là, mam'selle. Quelquefois j'en voyons un qui a l'air du père à tous.

— Il est vieux?

— Pas vieux, si vous voulez, Mais, dame! c'est mûr.

— Parle-t-il français?

— Celui-là? Oh! c'est ben pis. Il ne parlons pas du tout. C'est, sous vote respect, un ours, mam'selle. Quand j'approchons de sa tannière, il avons l'air de vouloir nous avaler: et pis y a un domesti-

que aussi, qui n'étions pas jeune tout, et qui jargonons l'iroquois comme les autres.

— Depuis quand tout ce monde-là demeure-t-il ici ?

— Dame ! y a ben queuque part comme ça trois ou quatre...

Madame de Lignolle, hors d'elle-même, ne la laissa pas achever.

— Taisez-vous, bavarde, passez votre chemin... et vous, mademoiselle, comptez-vous rester là jusqu'au soir, jusqu'à ce que nous nous soyons perdus ?

Le comte, qui très heureusement ne comprend pas le véritable sens de ces paroles équivoques, *jusqu'à ce que nous nous soyons perdus*, dit en vain pour la rassurer, qu'il serait impossible que nous nous perdissions, même pendant la nuit, par un chemin frayé. Il le lui dit en vain ; elle s'inquiète, elle se lamente, elle s'écrie :

— Mon ami, ne m'entendez-vous pas ?... Cruel, pourriez-vous ainsi m'abandonner ? Dans l'état où je suis, sera-ce la pitié des passants qu'il faudra que j'implore ?

Je regardai madame de Lignolle, et je frémis. Ce n'était plus cette intéressante figure, où le vif plaisir combattait la faible douleur ; chacun de ses traits semblait renversé ; la brûlante colère brillait

dans ses yeux ; la pâle terreur décolorait son front ; ses genoux chancelants ne la portaient qu'à peine ; elle frémissait de tous ses membres.

Ce qu'elle vient de me dire, et l'état où je la vois, rappellent enfin ma raison égarée. Je suis à l'instant frappé de la foule des dangers qui nous environnent dans ce lieu redoutable où je m'obstine à rester. Si mon oreille ne m'a pas trompé, si l'émotion de mon cœur ne m'abuse pas, c'est ma Sophie que tout à l'heure j'ai entendue gémir, c'est elle que je viens de voir mourante. Sans doute elle n'a poussé ce cri de désespoir qu'en reconnaissant, sous des habits perfides, son infidèle époux. Puisque ma femme est dans cette maison, Duportail l'habite avec elle. L'amant déguisé de madame de Lignolle n'échappera point au premier regard de celui qui vit si souvent les métamorphoses de l'amant de madame de B*** ; et mon inflexible beau-père, s'il m'aperçoit, dès demain va changer de retraite, et m'enlever encore mon épouse adorée... Adorée ! quoique trahie. M. de Lignolle enfin, qui déjà me demande quel intérêt je prends à ces femmes, qui parle de s'informer quels sont ces étrangers, d'entrer dans cette maison, M. de Lignolle peut, au premier mot d'une explication facile autant que funeste, découvrir le double mystère de mon sexe et de mon nom.

La foule de ces considérations terribles vint à la fois m'épouvanter ; et, dans mon subit effroi, je fais, pour m'élançer loin de la grille, un aussi brusque mouvement que celui par lequel je me suis, il n'y a qu'un moment, précipité dessus.

Je presse dans mon bras gauche le bras droit de la comtesse ; de la main droite, je saisis la main gauche de son curieux mari ; et, sans examiner si l'un veut me suivre, et si l'autre en a la force, je les entraîne tous deux d'une haleine jusqu'à l'endroit où la voiture nous attendait.

Faublas, où t'emporte cette voiture rapide ? Cruel, où vas-tu si vite ? qui laisses-tu derrière toi ?... Depuis quatre mois séparée de celui qu'elle idolâtre, elle l'appelait tous les jours en pleurant ; mais du moins les tourments de l'absence pouvaient être adoucis par cette consolante idée qu'un fidèle époux en gémissait comme elle. Maintenant beaucoup plus malheureuse, elle est obligée de se dire que l'ingrat la délaisse et la fuit. Ce matin, sans doute, elle chérissait l'auteur de ses maux ; ce soir elle doit le haïr... O Sophie, Sophie ! quand tu liras dans mon cœur, tu ne pourras que me plaindre, me pardonner et m'adorer encore.

Nous n'arrivâmes à Paris qu'à trois heures du matin. La comtesse, ayant à peine permis à son mari d'entrer dans son appartement, se hâta de

renvoyer aussi ses femmes, et restée seule avec moi, vint tomber dans mes bras.

Quoique nous dussions partir avec l'aurore, nous ne pûmes nous décider à rester debout jusqu'à son lever. M^{me} de Lignolle avait besoin de consolations autant que de repos. Nous nous couchâmes : je fis heureusement succéder aux pénibles agitations d'une journée très longue, les agitations douces d'une trop courte nuit ; et la comtesse, exténuée de tant de fatigues, finit par s'endormir profondément. C'était là ce qu'attendait son malheureux amant, à qui la tendre pitié venait d'arracher un mensonge, et que l'impérieuse nécessité forçait à la perfidie.

Enfin, le jour fatal va luire. A la faible clarté de son premier rayon, je soulève avec précaution le drap qui m'enveloppe ; par des mouvements égaux et mesurés, je me glisse jusqu'au bord du lit qui reste muet ; déjà mes pieds touchent le parquet, ou plutôt l'effleurent à peine ; la couverture doucement retombe, et sur cette couche où l'amour heureux soupirait tout à l'heure et maintenant repose encore, l'amour abandonné va bientôt gémir.

Je me suis habillé lentement, parce qu'il a fallu m'habiller sans bruit. Cependant me voilà déjà prêt, je pars...

J'arrive à la porte de la baronne ; et, comme j'allais entrer dans l'hôtel, M. de Belcourt en sortait *incognito*.

Il me reconnaît, il s'écrie :

— Enfin, vous voilà donc ? Il faut donc que ce soit le hasard...

— Mon père, embrassez-moi donc, pardonnez-moi tous les chagrins que je vous donne.

— De tout mon cœur, mon ami ; mais, je t'en prie...

— En vérité ! je désirerais devenir sage, mais je suis entraîné... Vous voulez bien embrasser ma sœur pour moi, n'est-il pas vrai ?

— Tout à l'heure tu feras ta commission toi-même.

— Oui, mon père... à demain.

— Que me dit-il ? Deviens-tu fou ?

— Il est vrai que je parle sans réflexion... Adieu, je suis fâché de vous quitter, adieu !... dans une heure, vous aurez de mes nouvelles.

J'arrivai à l'hôtel, Jasmin faisait sentinelle à la porte ; le faquin sourit de me voir demoiselle, et me dit que M^{me} de Montdésir a déjà envoyé deux fois ce matin, pour s'informer si j'étais revenu de la campagne, et pour recommander qu'on me priât, dès que j'arriverais, de courir chez elle.

— Bon ! cela s'arrange avec mes projets. Vite, Jasmin, un coup de peigne.

— En homme, mademoiselle ?

— Oui.

Cependant j'écrivis à mon père. Je lui donnais, sur la retraite de Sophie, tous les renseignements nécessaires.

Avant cinq heures du soir je me trouvai, dans la forêt de Compiègne, au lieu désigné. Je m'y promenais depuis quelques minutes, lorsque deux hommes tout à coup m'abordèrent et me mirent le pistolet sur la gorge. Ils me demandèrent si j'étais gentilhomme. Je ne balançai point à répondre *oui*.

— En ce cas, me dirent-ils, veuillez, monsieur, mettre ce masque sur votre visage, et demeurer témoin d'un combat que vont se livrer tout à l'heure ici deux personnes de grande qualité. Donnez votre parole de ne pas vous permettre un seul geste, un seul mot pendant l'action, et quel que soit l'événement, d'en garder un profond secret.

— Je ne me vante pas, monsieur, d'être un homme de grande qualité ; mais il est vrai que je possède, avec quelques richesses, un ancien nom. J'ai moi-même rendez-vous ici pour me battre. Peut-être vous trompez-vous, peut-être serai-je l'un des deux acteurs de la scène malheureuse

dont vous exigez que je reste spectateur tranquille.

— Monsieur, nous saurons bientôt si cela doit être : en attendant, mettez ce masque, et donnez votre parole d'honneur.

On conçoit que je fis et que je promis tout ce qu'ils voulurent.

Près d'une heure s'était passée depuis que je me trouvais dans cette situation, qui commençait à me paraître inquiétante, quand je crus entendre quelque bruit vers l'extrémité de l'allée qui aboutissait à la grande route. Un moment après je vis entrer du même côté, dans le chemin de traverse où j'étais, une chaise de poste, environnée de plusieurs hommes armés et masqués. Il me parut que cette troupe, que je crus d'abord toute composée d'assassins, venait de s'assurer du laquais et du postillon, et forçait le maître à mettre pied à terre. Tremblant qu'il ne fût massacré devant moi, je voulus, dans le premier mouvement d'un zèle téméraire, m'élancer à son secours : les deux hommes qui veillaient sur moi se contentèrent de me retenir, en me disant :

— Voici le moment critique, songez à ce que vous avez promis.

Cependant l'inconnu, toujours entouré, s'avancait vers nous d'un pas ferme et d'un air délibéré. Plus il approchait, plus je croyais reconnaître les

traits d'un jeune homme que je n'avais pas vu depuis longtemps. Lorsqu'il fut à très peu de distance, l'un de mes gardiens alla droit à lui, le pria de s'arrêter, et lui dit :

— Un homme d'honneur se plaint que vous lui avez fait une mortelle injure, et prétend tout à l'heure en obtenir la réparation. S'il tombe sous vos coups, il promet qu'aucun détail de ce combat ne sera jamais su de personne ; s'il ne meurt pas de ses blessures, il s'engage à revenir dans le même lieu, aussitôt qu'il sera guéri, pour y soutenir encore sa querelle, qui ne peut être complètement vidée que par la mort de l'un des deux champions. Prenez les mêmes engagements, monsieur le comte, et jurez, sur votre honneur, de les remplir.

— Quoi ! répondit le jeune homme, milord Barrington se fâche de ce que j'ai quitté l'Angleterre sans faire mes adieux à son auguste épouse ! Il faut convenir que ces maris font partout un singulier peuple ! Cet époux d'outre-mer surtout me paraît d'une bonne force : voulait-il que je brûlasse d'une éternelle flamme pour sa langoureuse moitié ? D'ailleurs, s'il me gardait rancune, que ne me l'a-t-il dit dans son pays ? que ne s'est-il ensuite rendu à Bruxelles, où je me suis arrêté longtemps, parce qu'on m'a dit qu'il me cherchait !